

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile RISSE

Echos du Collège : L'héroïsme
religieux (Authentique)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 216-221

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'héroïsme religieux

(Authentique)

C'était en 1892, sur les bords de ce gracieux lac qui eut les premiers sourires de Bernard de Menthon, dans le beau « Nécé » de François de Sales, en pleine Savoie, Maurice Bl... vient de faire brillamment sa licence ès-lettres. Seul, dans sa chambre, le jeune lettré jette un regard indifférent sur ce parchemin si désiré autrefois : car il songe à l'avenir, aux voies qui s'offrent. Il veut celle du sacrifice ; le sacerdoce l'attire, les missions étrangères surtout ! Et, mélancolique dans son Victor Hugo, il relit ces beaux vers :

- « Hélas, ne puis-je aussi m'immoler pour mes frères ?
- « N'est-il plus d'opprimés, n'est-il plus de bourreaux ?
- « Sur quel noble échafaud, dans quels murs funéraires,
« Chercher le trépas des héros. »

Il a recours à la prière pour connaître sa destinée, mais est-ce une épreuve, un signe de refus ? le ciel lui semble sourd ! Entre temps, pour s'étourdir, il se livre au plaisir et fréquente le monde ; partout, il est aimé et choyé. La nature l'a gâté de ses dons ; à un extérieur agréable il joint un beau nom, une belle fortune, et, il a la science ! Quand Maurice paraît dans les salons, plus d'une mère jette son dévolu sur le jeune licencié qui personnifie leur idéal maternel ; on l'entoure, on veut le séduire ! Mais, en vain ! car, au milieu des joies de la société, il reste triste et mélancolique. Il ne peut se réjouir, malgré lui : son cœur aspire à d'autres joies.

On est au printemps de l'an 1893. Maurice a décidé un petit voyage dans le pittoresque Dauphiné. Les déserts de

la Grande-Chartreuse, sanctifiés par les prières et les pénitences de St Bruno et de ses enfants, l'attirent sur les bords sauvages de l'Isère.

Au départ, il se rend chez un prélat qu'il connaît, lui demande une recommandation pour le couvent : il voudrait visiter le monastère. Ce prêtre, ami des jeunes, avec un empressement gracieux, lui remet une lettre pour le Général. Et, lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

— Auriez-vous l'intention de vous faire Chartreux ?

Pour cela non, j'aime trop les plaisirs. Une visite seulement...

Notre voyageur est à la Grande-Chartreuse. L'accueil qu'on lui fait est bien de nature à le charmer. Le Père général lui accorde l'honneur d'une audience. Il visite le couvent : il voit ces grands cloîtres, tristes et humides, avec leurs vieilles voûtes gothiques, leurs larges dalles usées et leurs piliers aux chapiteaux étranges et grimaçants. C'est là que le moine vient méditer, le soir, dans la pénombre silencieuse qui prolonge démesurément la mystérieuse enfilade des arceaux ; puis, il lui semble que toutes ces vieilles choses lui parlent : elles rappellent les nations disparues qui ont bâti le monastère, les travailleurs, humbles et patients qui ont édifié ces murs et sculpté ces pierres, et qui, leur œuvre finie, s'en sont allés, sans laisser de nom, ne travaillant que pour Dieu et dédaignant la gloire.

Maurice voit le religieux dans son petit jardin, lisant son livre de prédilection, sous la senteur bienfaisante des pins, au milieu des fleurs qu'il a semées et qu'il soigne avec amour. Cette robe blanche revêt un cachet particulier à ses yeux ; à ce moment, il a comme une sorte de pressentiment, qu'il la revêtira un jour. Les bons frères qui s'avancent, les yeux baissés, pour le servir, les égards qu'on a pour lui, l'admirable pays qui entoure la Grande-Chartreuse, la vie des moines le séduisent ; il est vivement ému par la pensée mélancolique que Montalembert gravait, quelque

soixante ans auparavant dans l'album des voyageurs : « J'ai donc vu le bonheur, mais je ne l'ai vu qu'un jour... » et son âme débordante de joie s'écrie : « O religion ! ô catholicisme ! que de grandeur, que de beauté dans ton sein ! »

Cette même année, la veille de l'Assomption, le prélat qui avait recommandé le jeune homme au Général des Chartreux, partage le frugal dîner de l'évêque d'Annecy. Pendant le repas, sa Grandeur demande à son secrétaire : « Avez-vous envoyé, à la Grande Chartreuse les pièces relatives à Monsieur Maurice Bl... ? A ce nom, l'invité eut un geste de surprise.

— Comment, vous ne savez pas la nouvelle, fait l'évêque ?

— Mais non...

— Il est entré au noviciat des PP. Chartreux et, demain, a lieu la prise d'habit.

Suivons maintenant au monastère le jeune novice. Le voilà qui s'initie aux règles de l'Ordre, prêt à tous les sacrifices. Il comprend qu'une fois dans le chemin de la vertu il ne faut pas s'arrêter et que c'est une lâcheté de laisser une œuvre à l'état d'ébauche. N'écoutant que son zèle, Hugues (c'est le nom du nouveau religieux) se fait tout à tous et devient bientôt un modèle pour la communauté. Les pénitences et les veilles le séduisent : satisfaire à sa soif de vertu, voilà son idéal.

Comme il aime son cher couvent, cet asile de paix et de lumière ! Les magnifiques chants de la liturgie sacrée, ces antiques mélodies, patiemment copiées dans les gros in-folio le ravissent; ces vieux livres, sentant une odeur d'encensoir où de pauvres religieux comme lui ont passé leur vie à inscrire les louanges de Dieu, lui rappellent les moines qui dorment maintenant ignorés et oubliés. Il s'entretient avec eux, il en fait ses intermédiaires auprès du Dieu Très-Haut, il envie leur calme dans le tombeau. Il est heureux de penser, qu'un jour, il dormira là, à côté d'eux, dans ces lieux

aimés qu'il ne quittera plus. Et puis, c'est à la chapelle surtout que le novice passe les plus délicieux instants. Oh ! les doux épanchements devant le tabernacle doré, sous la mystérieuse lumière des vitraux ! Le corps est brisé, la chair implore l'âme, mais celle-ci lui crie : « Ce n'est pas assez ! Que ne puis-je, Seigneur, demeurer toujours à vos pieds pour chanter vos louanges !..

Deux années se sont écoulées depuis son entrée au couvent et dom Hugues n'a rencontré que des roses dans la vie monacale : mais, l'heure de l'épreuve va venir ; il est assez fort pour souffrir. Sa santé s'affaiblit ; un mal étrange mine sourdement le corps vigoureux du religieux. Quand les premiers froids ont flétri les fleurs et dépouillé les arbres, il doit garder le lit sur l'ordre de ses supérieurs.

Il se résigne au sort qui lui est fait : aucune plainte ne sort de ses lèvres ; mais, l'épreuve ne fait que commencer ! Les médecins consultés reconnaissent que le malade doit renoncer à la vie du cloître. Quelle sentence ! Non, quitter cette maison bénie, dire adieu aux pics neigeux, à l'oratoire de la madone aimée, sa mère, ce n'est pas possible. Il ne verra donc plus les murailles blanches de son monastère se détacher sur le fond vert des prairies ; il n'entendra plus la cloche envoyer son carillon argentin aux échos de la montagne ? La poésie sévère et grandiose de cette âpre nature, le sentiment d'infini qu'il éprouve devant ces monts sauvages et magnifiques, tout cela, pour lui, sera mort désormais !!! Hélas ! quelle épreuve le Seigneur lui envoie !

Un rayon de soleil pénètre dans sa cellule et frappe le grand Christ qui domine l'oratoire. Sous cette flamme d'or, le corps du crucifié semble s'animer. Le regard vit dans ces grands yeux tristes, une infinie bonté rayonne, l'expression d'indicible souffrance peinte sur la face livide se mêle de résignation. Un immense amour semble émaner de ce corps déchiré. Le malade comprend alors l'enseignement divin :

il se résigne. Il tombe à genoux et, dans un élan sublime, il s'écrie : « Seigneur, puisque vous ne me jugez pas digne de la prêtrise, permettez que je reste au couvent comme simple frère ! » Il se relève alors et, plein de courage, il s'en va trouver le Père général qui l'admet au nombre des frères.

Depuis cet événement quelques mois se sont passés. L'ancien novice de la Grande Chartreuse, qui a recouvré la santé se trouve maintenant au couvent de Bosserville, comme frère hôtelier. Il s'acquitte de ses délicates fonctions au contentement de toute la communauté. Tout fait présu-mer que le cher frère restera longtemps au milieu des reli-gieux comme exemple vivant de simplicité. Mais, hélas ! les desseins de la Providence en avaient disposé autrement.

Le frère Hugues s'était lié d'une étroite amitié avec le frère typographe de la maison. Celui-ci tombe malade : en peut de temps son cas devient si grave que sa mort n'est plus qu'une question d'heures. La communauté réunie au chevet du moribond, déplore la perte du religieux ; témoin de la douleur des moines, n'écoutant que son cœur et l'a-mour de l'Ordre, le frère hôtelier se rend à l'église. Au pied du tabernacle, il conjure le Sauveur de le retirer de cette vallée de larmes, d'accepter sa vie en sacrifice à la place de celle du mourant. « Moi, je suis le serviteur inutile, je peux mourir sans crainte de faire un vide dans la communauté. Seigneur, entendez ma prière, que votre juste arrêt épargne le frère Antoine, mais frappe le frère Hugues qui est à vos pieds ! Telle fut la prière du pieux serviteur de Dieu.

Le Seigneur, qui aime le sacrifice, exauça la prière du religieux. La santé du malade s'améliora sensiblement et bientôt il fut en convalescence. Mais quelques jours plus tard, les chartreux de Bosserville étaient en deuil. La clo-che du monastère sanglote tristement. Deux à deux, les re-ligieux se rendent à la chapelle mortuaire et récitent l'offi-ce des morts près d'un cadavre étendu sur la planche qui

lui servira de cercueil selon la règle carthusienne. Deux cierges allumés éclairent le visage du religieux défunt ; ses yeux sont fermés aux choses de ce monde, mais ils voient l'éternelle lumière ; sa bouche, entr'ouverte, esquisse un sourire. Quel est ce défunt ? C'est le frère Hugues. A la fleur de l'âge, son âme, chargée de mérites, mûre pour l'éternité, a pris son vol vers le ciel.

Dans le petit cimetière de la Chartreuse de Bosserville, la victime du sacrifice repose en paix. Sur une humble croix noire, sans inscription, est suspendue une modeste couronne, formée de deux palmes enlacées d'un ruban de soie blanche sur laquelle on lit ces mots : *Ici repose un héros*. C'est la tombe du frère Hugues.